

LE DIABLE

DANS

LES MISSIONS

par

PAUL VERDUN

TOME PREMIER

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

QUELQUES MOTS AU LECTEUR NOS MOTIFS – NOS TÉMOINS – LES FAITS ET LEUR DIVISION – NOS CONCLUSIONS

Voici un ouvrage qui contient des faits extraordinaires, merveilleux, surnaturels, pour tout dire en un mot : diaboliques. Ils paraîtront à peine croyables à beaucoup et seront peut-être même traités de fables par certains. Cependant ces faits, tout merveilleux et surnaturels qu'ils soient, n'en sont pas moins fréquents et publics dans les pays de Missions. Ils ont été vus, examinés et vérifiés par des millions de témoins. Ils sont aussi authentiques que peuvent l'être des faits historiques.

Il y a seulement quelques années, il était de bon ton de traiter de produits d'imagination en délire les apparitions du diable, les obsessions et les possessions, les sorciers, leurs maléfices et toutes les opérations de la magie.

On savait bien qu'il était question de choses semblables dans les auteurs grecs et latins ; mais on se disait que les anciens avaient une façon de parler si poétique, si imagée !...

L'Evangile racontait que Notre Seigneur Jésus-Christ, tenté par le diable, avait été transporté par lui d'abord sur le sommet d'une montagne, puis sur le pinacle du temple de Jérusalem ; qu'il avait délivré des possédés et transmis à ses apôtres, comme signe destiné à confirmer leur prédication, sa puissance sur les démons ; mais il y avait si longtemps que cela s'était passé !... Assurément, si le démon s'était manifesté à cette époque, c'était uniquement pour donner à Jésus-Christ l'occasion de faire éclater sa puissance.

Et l'on insinuait que le récit évangélique, qui contient tant de paraboles, avait peut-être tenu en ces occasions un langage symbolique.

Quant aux sorciers du moyen âge et à leurs maléfices, au sabbat et à ses orgies, tout cela s'était passé dans un temps où nos Pères étaient si ignorants et si crédules !...

Mais peu à peu quelques penseurs réfléchirent que la parole de ceux qui avaient bâti le Parthénon et conquis le monde, affirmé l'authenticité de leurs récits par le témoignage de leur sang, entre-

pris les croisades et construit les cathédrales valait au moins la peine d'être prise en considération, d'être examinée et discutée. Le sourire de l'incrédulité ignorante fit place aux recherches de la science et aux jugements de la critique. Il n'y a plus que les ignorants pour ricaner sottement quand on parle du démon, de ses ministres et de ses œuvres. Ceux qui possèdent quelque science écoutent les récits, les vérifient et cherchent à découvrir les causes des faits, leurs résultats et leurs conséquences.

De ce revirement de l'opinion sont nés des ouvrages consciencieux et considérables. Malheureusement la plupart, pour ce qui regarde les faits cités, se reproduisent les uns les autres avec une monotonie fatigante. C'est à peine si, de loin en loin, quelque exemple récent de manifestation diabolique est ajouté par un auteur nouveau aux faits décrits par les écrivains qui l'ont précédé. Par contre, les réflexions et les déductions se multiplient à l'infini autour de ces exemples toujours les mêmes. Celui-ci apprécie de telle façon et cet autre d'une manière contraire. Certains même veulent voir l'action du diable partout, même dans les faits le plus naturels. Entraînés sur cette pente, ils manquent parfois de critique.

Il résulte de ces défauts que, malgré l'intérêt du sujet traité, la lecture de ces ouvrages est quelque peu aride et fastidieuse, et ne laisse dans l'esprit, au lieu de conclusions nettes et précises, que des notions confuses et parfois contradictoires sur un sujet déjà obscur de sa nature même.

Ces réflexions nous ont engagé à tenter l'étude de l'action diabolique dans le monde suivant une nouvelle méthode plus agréable à la lecture. En conséquence nous avons formé le projet de donner aux travaux déjà existants leur suite naturelle et leur complément nécessaire en réunissant de nouveaux exemples puisés à des sources négligées par nos devanciers, c'est-à-dire aux récits des missionnaires.

De plus, nos éditeurs et nous, nous sommes efforcés d'éviter le défaut, capital au point de vue pratique, des ouvrages précédents qui sont très gros et qui coûtent très cher. Nous croyons avoir résolu ce côté de la question et réuni le plus grand nombre

possible de documents sous la forme la plus accessible à toutes les bourses.

Nous nous sommes étudiés à écrire un livre aussi intéressant pour l'homme du monde qui ne désire consacrer que quelques heures à la question du diabolisme, que utile pour le théologien et l'historien qui veulent étudier à fond ces points si importants.

Ce sont les faits qui prouvent. C'est de leur comparaison que jaillit la lumière. Nous nous sommes inspirés de ce double principe et nous avons recueilli des exemples sur toute la surface de la terre, aussi bien sous les glaces du pôle que sous les feux de l'Equateur, dans les forêts des sources de l'Amazone que sur les bords du Brahmapoutre, dans les pagodes des immenses villes chinoises que sous les huttes des sauvages de l'Océanie. Notre ouvrage constitue ainsi un voyage autour du monde à travers les peuples les plus divers et les civilisations les plus opposées.

Or, partout nous avons trouvé des missionnaires français à l'avant-garde de la civilisation, repoussant le démon et conquérant le monde à Dieu. Les neuf dixièmes de ces apôtres, en effet, sont nés en vieille terre de France. C'est par eux, plus encore que par nos soldats, que notre patrie fait figure dans le monde.

Mais, constatation qui stupéfiera bien des gens, c'est que les progrès modernes des communications, bateaux à vapeur, chemins de fer et télégraphes, ont permis de recueillir et de comparer un nombre extraordinaire de faits diaboliques tout récents. Il en est résulté que les découvertes d'une science qui se croyait athée ont aidé à la confirmation non seulement des récits de l'Evangile, mais encore des païens de l'antiquité et de nos pères chrétiens du Moyen Age.

Nous espérons qu'après avoir pris connaissance du résultat de nos longues recherches, le lecteur, qu'il soit catholique ou non, partagera notre opinion en bien des points. Nous ne lui demandons que deux choses : la première, de lire cet ouvrage sans parti-pris d'incrédulité et de l'étudier avec bonne foi, comme nous l'avons écrit ; la seconde, de ne pas se mettre en tête de juger ce qui est arrivé en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie, par

ce qui se passe en Europe.

Ces contrées sont fort différentes des nôtres comme habitants, comme religion et comme mœurs. Par conséquent, les événements ne s'y présentent ni dans les mêmes conditions ni avec les mêmes apparences.

Certes les faits que nous raconterons sont prodigieux et le lecteur partagera bien des fois la surprise que les missionnaires du XVII^e siècle ont ressentie, quand, partis de la France légèrement sceptique d'alors, ils ont débarqué dans les Indes Orientales et se sont trouvés jetés au milieu des manifestations diaboliques le plus étonnantes.

Qu'on nous permette une comparaison. Supposez qu'un Français parle à un Esquimaux de notre raisin, à un Dahoméen de nos chemins de fer, à un insulaire de Noukahiva de la neige, et qu'il ne soit cru par aucun d'eux sous le prétexte qu'il n'existe dans leurs pays ni fruits, ni locomotives, ni frimas. Lequel cependant aurait raison, celui qui raconterait la vérité, ou ceux qui ne le croiraient pas ? L'incrédulité des trois étrangers empêcherait-elle le chasselas de mûrir en France, les express d'y rouler, et le blanc tapis de l'hiver de couvrir nos champs ?

Mais les faits que nous citons ne proviennent pas des récits d'hommes quelconques, d'inconnus peu sérieux dont les paroles puissent être facilement récusées. Ils s'appuient sur les témoignages écrits de missionnaires qui se sont appelés ou s'appellent Monseigneur Augouard, Monseigneur Livinhac, Monseigneur Massaja, Monseigneur Laouënan, Monseigneur Bruguière, Monseigneur Puginier, Monseigneur Retord, Monseigneur Chatagnon, Monseigneur Jouen, Monseigneur Cazet, l'abbé Huc, les Pères Petitot, de Smet, Laliteau, Bouchet, Jean de Brito, François Lainez, Fouquet, Le Gobien, Clavelin, Palatre, Desjacques, de Ventavon, MM. Bringaud, Mesnard, etc., etc..

Nous en passons et des meilleurs. Nous les retrouverons au courant de cet ouvrage.

Mais il est quelques points du caractère du missionnaire, pris en général, que nous tenons à mettre dès à présent en lumière. Ils résultent de l'impression que nous avons ressentie la lecture des

nombreuses lettres que depuis deux siècles les missionnaires ont envoyées en France. Comme on peut le penser, leur nombre est considérable ; cependant en dépouillant cette volumineuse correspondance, nous n'avons éprouvé ni ennui, ni fatigue, tellement elle est intéressante.

Ce qui nous a charmés surtout chez ces apôtres, c'est leur vaillance indécourageable, c'est leur bonne humeur inaltérable qui se manifeste au milieu des travaux, des tracas et des privations de toutes sortes, jusqu'en prison, jusque dans les supplices mêmes ; c'est aussi leur habileté à démêler les situations le plus embrouillées et leur adresse à se tirer des plus mauvais pas.

Et avec cela quelle prudence extrême ils déploient, pour ne pas se laisser duper par les fourberies des ministres du diable ! Dès qu'ils se trouvent en présence d'un fait extraordinaire, leur défiance s'éveille. Ils soupçonnent toujours et cherchent la supercherie humaine, avant d'admettre l'intervention diabolique. Ils témoignent de la joie la plus vive quand ils ont surpris un suppôt du diable en flagrant délit d'imposture. Ce ne sont des hommes ni crédules, ni faciles à tromper. Ils ont vu trop de pays et de gens pour tomber dans ces défauts. Aussi, quand ils reconnaissent dans un événement l'action du démon, et surtout qu'ils la reconnaissent par écrit, c'est qu'ils sont vaincus par une évidence surabondante, indéniable.

On admettra qu'il nous est impossible de raconter tous les faits qui nous ont portés à nous former cette opinion du caractère général du missionnaire, il y faudrait consacrer des volumes à remplir une bibliothèque, nous citons cependant quelques exemples.

D'ailleurs, comment ne pas croire aux témoignages d'hommes qui ont tout quitté : relations, amis, famille et patrie, pour aller prêcher au loin le Dieu de vérité dans l'isolement, la haine, les embûches et les persécutions

Quel intérêt auraient-ils à nous tromper, ces apôtres, détachés de tout, qui ne recherchent la satisfaction d'aucun intérêt humain, et dont beaucoup ont donné leur vie pour prouver qu'ils ne savaient pas mentir. Suivant un mot célèbre, « nous croyons les témoins qui se font assassiner ».

C'est grâce à leurs récits que nous avons pu établir cet ouvrage sur des bases authentiques, indiscutables. Que ces vaillants soldats de la lutte de Dieu contre Satan en reçoivent nos plus chaleureux remerciements. D'ailleurs ils savent que nous travaillons dans un but commun.

Dans la grande quantité de faits diaboliques que nous avons relevés – près de sept cents – nous avons choisi les plus typiques, les plus instructifs. Nous n'avons ni diminué leur importance, ni exagéré leur portée en les dramatisant.

Parfois ces événements présentent d'eux-mêmes leur enseignement avec un relief saisissant. Nous leur avons alors laissé leur éloquence un peu brutale, mais décisive.

Mais la plupart du temps nous avons fait suivre l'exposé de chaque exemple de nos réflexions personnelles, de comparaisons avec d'autres faits, de déductions et de conclusions.

D'autres fois, ces faits ont été appréciés par les témoins eux-mêmes. Lorsque ce cas s'est produit, nous nous sommes fait un devoir de rapporter fidèlement ces appréciations avant les nôtres.

Il est même arrivé, mais très rarement, ceci : éclairés par des événements analogues arrivés à d'autres époques et dans d'autres pays, nous n'avons pas été complètement de l'avis de quelques missionnaires relativement aux conclusions à tirer de leurs récits. Dans ce cas, nous avons loyalement reproduit leur jugement sans l'affaiblir ou le dénaturer en quoi que ce soit, puis nous avons exposé à la suite notre manière de voir personnelle.

Enfin, pour quelques-uns de ces exemples, nous prions le lecteur de vouloir bien retarder parfois son appréciation et suspendre son jugement définitif, jusqu'à ce qu'il ait parcouru tout l'ouvrage.

Nous formulons cette demande, parce que certains faits s'expliquent par d'autres événements racontés un peu plus loin, beaucoup plus vite et bien plus clairement qu'il n'eût été possible de le faire à l'aide de raisonnements qui n'en eussent plus fini...

Pour plus de sécurité dans nos appréciations et nos jugements, nous avons soumis notre travail à deux savants religieux, membres d'un ordre qui a fourni aux missions un nombre d'apôtres

presque incalculable. Nous n'avons livré notre ouvrage à l'impression qu'après avoir reçu leur approbation.

Nous déclarons de plus que si, malgré tant de précautions, nous avons laissé échapper en ces matières difficiles quelque erreur involontaire, nous sommes tout prêt à la rectifier, nous soumettant par avance filialement, pleinement et entièrement à l'autorité et à la décision de Notre Sainte Mère l'Église Catholique. Nous ne poursuivons qu'un but : la recherche et l'exposition de la vérité pour la plus grande gloire de Notre Maître Jésus-Christ.

Nous avons divisé cet ouvrage de la façon suivante :

TOME PREMIER

AMÉRIQUE

MEXIQUE

Pérou – Caraïbes – Moxes.

HAITI

Nations indiennes du Canada et des États-Unis.

AFRIQUE

Gabon – Congo – Dahomey – Sénégal – Cafres – Haut-Zambèze – Zanguebar – Éthiopie et Egypte.

ASIE

HINDOUSTAN

TOME SECOND

ASIE (suite)

BIRMANIE ET SIAM – CHINE – THIBET ET CORÉE

OCÉANIE

Noukahiva – Iles Sandwichs – Nouvelle-Calédonie – Futuna et Wallis – Nouvelle-Guinée.

MADAGASCAR.

Nous avons fait précéder le récit des faits diaboliques accomplis dans chacune de ces contrées, d'une courte notice indiquant

son histoire au point de vue de l'Évangélisation, afin que le lecteur puisse se former une idée exacte du milieu dans lequel les événements se sont produits.

Nous avons divisé chaque chapitre en paragraphes assez courts, se rapportant aux indications du sommaire, pour faciliter les recherches.

Enfin nous avons placé à la fin de chaque tome une « Table des Matières et des Sources » dans laquelle on trouvera, non seulement les renseignements ordinaires des tables, mais encore l'origine de chaque renseignement ; le lieu dans lequel le fait s'est passé et la date à laquelle il s'est accompli, ou à laquelle il a été raconté ; le nom et la situation sociale du narrateur qui s'en porte garant ; enfin l'ouvrage, volume ou publication périodique, dans lequel il a été publié originairement ; le tout afin que le lecteur puisse contrôler facilement par lui-même les assertions de l'auteur.

Des témoignages de tant de missionnaires, relevés dans des contrées si éloignées les unes des autres et à des époques et dans des circonstances si diverses, ressortent des constatations d'ensemble que nous résumons dès à présent pour plus de facilité, sous la forme de propositions.

Tous les peuples chez lesquels les missionnaires ont exercé et exercent encore leur apostolat, croient à la présence des démons dans les idoles, les pierres et les arbres consacrés à leur culte.

Les apparitions, obsessions et possessions diaboliques sont chez eux choses fréquentes, connues et admises de tout le monde.

Les énérgumènes, quand ils agissent sous l'influence du diable, sont presque toujours inconscients de ce qu'ils font et disent. Quand ces démoniaques comprennent ou parlent des langues inconnues, ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils répondent. Ce sont les démons qui s'expriment par leur bouche, qui seuls le savent.

Les cas d'apparitions de revenants, c'est-à-dire d'âmes d'hommes morts, sont excessivement rares.

Sur toute la surface de la terre il existe, chez les peuples qui ne sont pas chrétiens, des sorciers.

Dans toutes les contrées du monde se sont formées des socié-

tés secrètes qui aboutissent, plus ou moins directement, à la magie et à l'adoration de Satan.

Très fréquemment les pratiques en usage dans la sorcellerie et les sociétés secrètes s'accompagnent de scènes de débauches.

Pour devenir sorcier, il faut toujours subir des épreuves. La plupart sont cruelles et dépassent de beaucoup les pratiques les plus pénibles de la mortification chrétienne.

Dans la majorité de ces initiations, les épreuves physiques se complètent par une manifestation du démon, par laquelle il montre qu'il accepte le candidat comme sien, soit en le possédant, soit en l'enlevant.

Dans, le plus grand nombre des pays païens, on croit que les sorciers ont pour serviteur et pour maître un démon familier, et qu'ils peuvent, soit se transformer eux-mêmes en animaux, soit faire agir en leur lieu et place leur démon familier revêtu d'une apparence de bête.

Les formes dans lesquelles les sorciers sont crus pouvoir se transformer, et dans lesquelles se manifestent généralement les démons, sont celles d'animaux laids ou nuisibles.

Sur toute la surface du globe on croit que les sorciers ont le pouvoir de jeter des sorts et de donner à certains objets – amulettes, fétiches, etc. une vertu bienfaisante ou nuisible. La matière de l'objet semble avoir une importance secondaire, c'est sa consécration au démon qui lui donne sa valeur.

Partout les sorciers se livrent à la divination et leurs révélations de choses cachées sont plus fréquemment inspirées par les démons que produites par des causes naturelles.

Partout aussi les sorciers exercent la médecine à l'aide de pratiques diaboliques.

Enfin toutes les religions païennes procèdent de la magie ou y aboutissent, et celle-ci, malgré la multiplicité et la diversité de ses formes et de ses pratiques, apparaît comme une dans son essence, se manifeste comme le véritable culte de Satan et aboutit à un but funeste à l'humanité : à la dépravation et à l'homicide.

Il en est de même des sociétés secrètes.

Partout les sorciers, quel que soit leur nom, haïssent et crai-

gnent les missionnaires, comme l'erreur craint la vérité, mais partout aussi les paroles de Celui qui a dit à ses apôtres : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles », continuent de s'accomplir comme aux premiers temps de l'Église.

Au nom de Jésus-Christ les missionnaires catholiques chassent les démons. Et ce ne sont pas seulement les prêtres eux-mêmes qui délivrent du diable les maisons hantées, les obsédés et les possédés, ce sont aussi leurs envoyés, de simples chrétiens, des vierges, des enfants même. La puissance de Satan est brisée par le signe de la Croix, l'eau bénite, les médailles et le chapelet.

Ces faits sont universels et les guérisons des possédés sont les causes le plus fréquentes des conversions des idolâtres.

Il est encore un fait que l'on a pu constater universellement, c'est que fréquemment le baptême guérit les maladies d'une façon instantanée ou très rapide.

Dans beaucoup de localités on a aussi observé que la présence des missionnaires écartait les tigres et les faisait disparaître.

Ainsi Celui qui a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne, passeront point ! » continue d'affirmer par des miracles la vérité de la religion prêchée par les Missionnaires Catholiques.

D'année en année, l'empire de Satan et de ses ministres sur les nations idolâtres diminue et se restreint, au fur et à mesure que le catholicisme se développe et s'affermit. Ce recul et ces progrès s'accroissent jusqu'au moment où les peuples complètement délivrés, en tant que nations, du joug de l'enfer, voient les manifestations diaboliques devenir de plus en plus rares chez eux, puis disparaître d'une manière générale, ainsi que cela est arrivé en Europe.

Nous espérons que le lecteur trouvera dans cet ouvrage, comme nous avons trouvé nous-mêmes dans les études nécessaires pour l'écrire, d'utiles enseignements non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue historique et social.

Combien d'événements de l'antiquité païenne, du moyen âge chrétien et de l'époque moderne s'éclaireront pour lui d'une lumière plus vive, quand il comparera les résultats produits dans

l'individu, la famille et la société, d'un côté par la domination funeste de Satan, de l'autre par le règne bienfaisant de Dieu ; quand il touchera du doigt cette vérité que la lutte entre le ciel et l'enfer a été, est et sera le fond de l'histoire, toute l'histoire des nations, des races et de l'humanité tout entière, jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive et qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur.

PAUL VERDUN.

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

AMÉRIQUE – MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE ET LA CIVILISATION PAÏENNE. – RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES. – LES DIEUX EN GUERRE. – FERNAND CORTEZ ET « L'ARBRE DE NOTRE CHAIR ET DE NOTRE SUBSISTANCE ». – UN DIEU EN FUIITE. – LA CROIX DE FEU ET L'IDOLE SANS VOIX. – VAINCUS MAIS NON CONVERTIS. – LES FRANCISCAINS ET LES TEMPLES DES FAUX DIEUX. – RUSE DE PAÏENS. – L'ORIGINE DU NAGUALISME. – « PRENDRE LE NAGUAL ». – RENDEZ-VOUS DIABOLIQUE. – L'ONGUENT MAGIQUE. – L'ENTREVUE AVEC LE DÉMON. – LE PÈRE DIEGO ET LE CAÏMAN-NAGUAL. – UNION INFERNALE. – L'INITIATION NAGUALISTE. – TOUJOURS TROIS. – LE RENIEMENT. – LA « MÈRE DES FOURMIS ». – DURANT TREIZE JOURS. – SOUS LA FORME D'UNE BOULE DE FEU. – FASCINATION MAGIQUE. – MYSTÈRES D'INIQUITÉ.

Quand, au commencement du XVI^e siècle, Fernand Cortez, à la tête de sa petite troupe d'héroïques aventuriers, débarqua au Mexique, il y trouva une nation complètement organisée et une société aussi policée que celle de l'Espagne qu'il venait de quitter.

Deux civilisations, l'une païenne régissant seize millions d'individus affinés par les arts, combattant sur leur sol et disposant de toutes leurs ressources ; l'autre chrétienne, représentée par une poignée de six cents rudes soldats, très catholiques au fond, mais subissant les vices inhérents à leur profession et à leur époque, se trouvaient en présence : Malgré cette disproportion énorme, la Croix renversa les idoles et Dieu, une fois de plus, vainquit Satan.

Quand les Espagnols, dit Brasseur de Bourbourg, des savants travaux duquel nous nous inspirerons principalement pour raconter les péripéties de la lutte livrée au Mexique entre le christianisme, ses soldats et ses missionnaires, et les démons, leurs ministres et leurs magiciens ; quand les Espagnols touchèrent pour la première fois le sol de ce vaste empire, ils furent frappés de la ressemblance qu'ils trouvèrent dans les rites de la religion de ce

pays avec ceux de la religion catholique : ils n'en éprouvèrent que plus d'horreur, en voyant la barbarie superstitieuse qui présidait aux sanglants holocaustes des Mexicains.

Malgré la dureté de ce siècle de fer, il y avait de quoi étonner des chrétiens de trouver, à côté d'une espèce de baptême et d'une foule d'institutions et de cérémonies, en apparence empruntées au christianisme, l'immolation des victimes humaines et les festins abominables du cannibalisme.

Des analogies et des dissemblances si remarquables n'ont point échappé aux écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Amérique : elles ont été pour tous un sujet de graves et de profondes recherches.

Faut-il y voir les vestiges d'un christianisme défiguré semblables à ceux que les missionnaires de la Chine ont retrouvés dans la vie conventuelle et les cérémonies de chœur des lamas du Tibet appartenant à la religion bouddhique réformée ?

Faut-il n'y constater que des imitations du vrai culte inspirées à ses adorateurs par Satan, ce singe de Dieu ?

De longs commentaires ont été écrits à ce sujet sans aboutir, que nous sachions, à aucune conclusion irréfutable.

Au temps où les Espagnols parvinrent au Mexique, ce pays était dominé par les Aztèques de Mexico-Tenochtitlan et reconnaissait pour prince suzerain l'empereur Montézuma. Antérieurement à cette domination, l'histoire de ces contrées n'est qu'un récit continu de guerres et de révolutions causées par l'antagonisme religieux.

Dès l'origine de la civilisation dans ces pays, on voit sans cesse en présence deux religions rivales.

L'une était celle de Quetzalcohuatl, nom qui signifie « Serpent aux plumes vertes ou royales ». Cette divinité était le symbole de la douceur, de la justice, de la paix et de l'abondance. Elle avait en horreur les sacrifices humains et ne recevait d'autres offrandes que celles des serpents ou des oiseaux, les parfums des fleurs et du copal.

Elle agréait toutefois les jeûnes et l'abstinence, exigeait la

continence des prêtres, avec des macérations corporelles, dont la principale consistait à se piquer volontairement avec de grandes épines, que l'on offrait ensuite teintes de sang sur les autels.

Le pontife suprême de son culte portait le nom de Quetzalcohuatl, comme un titre sacerdotal, ainsi que les vêtements de ce Dieu, dont il était une personnification vivante sur la terre.

L'autre religion était celle de Telzcatlipoca, dont le nom signifie « Miroir ardent ou fumant ». Ce dieu était l'adversaire éternel de Quetzalcohuatl. Il était regardé comme le Dieu de la discorde et de la guerre. On le nommait aussi Yaotzin, c'est-à-dire : « l'Ennemi par excellence » ou Necoc-Yaotl, « le Semeur de discorde ».

Cet antagonisme rappelle d'une manière frappante celui des deux principes du Manichéisme : le Dieu Bon et le Dieu Mauvais.

Il se retrouve aussi dans la Franc-Maçonnerie actuelle. En effet, au vingt-quatrième degré, celui de Prince du Tabernacle, on explique au récipiendaire le système des deux principes de la divinité figuré par une image appelée « le Grand symbole de Salomon ».

On y voit : « les deux vieillards de la Cabale, le Dieu de lumière et le Dieu de reflet, le miséricordieux et le cruel, le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir ».

Ce grade maçonnique est un grade magique, où l'on s'occupe de sciences occultes.

Chez les Mexicains, ce furent les partisans de Telzcatlipoca, le dieu cruel, qui finirent par l'emporter sur ceux de son rival Quetzalcohuatl, le dieu de la bonté.

Mais, indépendamment de ces deux divinités, Mexico en comptait un grand nombre d'autres. Par une politique analogue à celle de Rome dans les temps antiques, Mexico admit au droit de cité la plupart des divinités en honneur chez les peuples qu'il soumit. Comme la capitale italienne, la métropole américaine invita des dieux étrangers à venir habiter chez elle en leur promettant des temples magnifiques : c'est ce qu'elle fit pour Mixcohuatl-Xocoyotl, le héros divinisé de Cuitlahuac, dont elle força cette ville à lui céder les reliques, après avoir préalablement fait mettre le feu à son temple. A ces dieux étrangers, pour qui les nations de ces contrées s'étaient tant de fois déchirées dans les horreurs de la

guerre civile, les Mexicains élevaient des sanctuaires et assignaient des revenus et des collèges de prêtres nombreux, et l'on vit, par un contraste étrange, ces dieux ennemis se rencontrer dans les mêmes processions, avoir leurs fêtes et leurs sacrifices marqués dans le même rituel.

Cette apparente tolérance pouvait tromper les yeux du peuple. Mais le culte de ces divinités étrangères, quelle que fût leur origine, était invariablement subordonné aux règles du culte national ; comme les rois rendus titulaires par un rival puissant, elles venaient faire cortège autour de Tetzcatlipoca. Le sang humain mettait le sceau à leur admission dans le Panthéon mexicain.

Quetzalcohuatl lui-même eut ainsi un temple superbe à Mexico ; mais là encore Tetzcatlipoca triomphait de son antagoniste antique dans l'immolation des captifs dont on offrait le cœur palpitant sur les autels du dieu de la douceur et de la paix.

En 1521, Fernand Cortez pénétra dans cette ville, devenue le pandémonium, le rendez-vous et l'hôtel de tous les démons de cette partie de la terre.

Sur sa prière, Montezuma l'introduisit dans le sanctuaire de Huitchilopochtli, puis dans celui qui était voisin. Les images monstrueuses des divinités mexicaines n'étaient pas de nature à produire une impression agréable sur les Espagnols.

Les murs, en plusieurs endroits, étaient humides de sang, et une odeur nauséabonde s'en exhalait ; des cœurs humains encore chauds étaient étalés devant ces idoles abominables, restes des victimes immolées peut-être pour les apaiser d'avance et implorer leur pardon pour la profanation qu'on allait commettre en introduisant devant elles les sacrilèges ennemis de leur culte.

Quand la nationalité aztèque s'écroula dans les flammes qui dévoraient les sanctuaires de Mexico, tous les cultes idolâtriques furent enveloppés dans une commune proscription. Ils périrent, en apparence du moins.

Dans quelques grandes villes, et surtout à Tlaxcala, où le nom des Mexicains avait toujours été en horreur, on s'était habitué de bonne heure aux Espagnols, à leurs mœurs et à leur religion.

Fernand Cortez, durant le séjour qu'il fit dans cette ville, logea dans le palais de Xicotencatl, voisin du temple principal ou « teocalli ». Un des premiers soins du général fut d'édifier un autel chrétien dans sa demeure et d'y placer une image de la Sainte Vierge, surmontée d'une croix ; les deux aumôniers de l'armée y célébrèrent tour à tour les saints mystères.

Dans une autre salle, où Cortez recevait d'ordinaire les chefs indigènes, il érigea une croix colossale en bois, dont l'aspect ne les étonna pas moins qu'ils ne furent surpris de la douceur et de la simplicité majestueuse des rites du culte chrétien.

Ce symbole leur rappelait en partie celui du dieu. Quetzalcohuatl, et de plus reportait leurs souvenirs aux anciennes traditions conservées par leurs pères sur l'adoration du « Tonaquahuatl » ou « l'arbre de notre chair et de notre subsistance », dont le nom resta dès lors au signe de la rédemption. Cortez s'efforça de persuader aux Tlaxcaltèques d'embrasser la religion catholique. Il n'y réussit pas tout d'abord, mais il eut cependant, raconte Brasseur, assez d'empire sur leur volonté pour les déterminer à renoncer à la coutume de verser le sang humain. Ces sacrifices barbares furent légalement abolis dès lors par l'accord des seigneurs de ce pays et si quelquefois, comme on peut bien le penser, ils furent repris, en l'absence des Espagnols, ce ne fut plus qu'à la dérobée et de manière à ce que le bruit n'en arrivât pas aux oreilles du général.

Cette importante concession une fois obtenue, Cortez fit délivrer les captifs qui gémissaient dans les prisons des différents temples de la ville ; et ces misérables purent célébrer, avec les louanges de leurs libérateurs, celles du Dieu des chrétiens qui les arrachait ainsi à une mort cruelle.

Si cette proscription fut proclamée sans secousse, les changements auxquels elle donnait lieu ne pouvaient s'opérer, toutefois, sans émouvoir profondément les esprits.

Au dire des chroniqueurs contemporains, des circonstances merveilleuses accompagnèrent l'exaltation de la croix au palais de Xicotencatl.

L'heure de minuit avait été choisie pour cette cérémonie, quelques jours après l'entrée des conquérants.

Au moment où ce symbole auguste se dressa dans la grande salle, un prêtre idolâtre, qui veillait sur la terrasse du temple voisin, vit sortir du sanctuaire de Macuiltonal, sous la forme d'un tepezcuintli, le démon qui avait reçu si longtemps sous ce nom les hommages du peuple tiaxcaltèque, et qui, après avoir gagné la colline de Moyotepec, alla se perdre dans les bois voisins.

A la nouvelle de ce qui se passait au quartier espagnol, l'Acheauhtliteo, chef des prêtres de Camaxtli, redoutant la destruction de ses idoles, s'était porté au temple de cette divinité, accompagné d'une foule empressée et dévote, dans le dessein de le garder des profanations de l'étranger.

Pendant qu'ils offraient avec l'encens leurs larmes propitiatoires, une lueur miraculeuse, semblable à celle de l'éclair, brilla tout à coup dans le ciel du côté de l'Orient, couvrit le firmament en forme de croix immense et finit par disparaître après avoir paru envelopper comme d'un vêtement de feu les prêtres de Camaxtli eux-mêmes.

Ils se jetèrent avec angoisse aux pieds de l'image du dieu : mais ils l'interrogèrent vainement sur la signification de ce prodige, le dieu resta muet, et, dès ce moment, son oracle cessa de parler à ses adorateurs...

Ce que le prestige des armes et l'ascendant moral des soldats de Cortez avaient commencé, la mansuétude des premiers missionnaires, la charité pleine de force, avec laquelle ils défendirent si souvent les intérêts des indigènes contre la rapacité brutale des vainqueurs, l'achevèrent.

Malheureusement, trop souvent les Indiens ne se soumièrent qu'en apparence et acceptèrent le baptême, non par conviction, ainsi qu'il l'eût fallu pour un bien durable, mais par peur, dans la crainte d'encourir la défaveur et les vexations des vainqueurs.

Les seigneurs mexicains en particulier, surtout ceux des villes voisines de la capitale, plus directement soumis à l'influence des Espagnols, se plièrent à tout pour conserver leurs biens et les débris de leurs situations.

Ils se firent chrétiens extérieurement ; mais, parmi eux, com-

bien restèrent attachés de cour à leurs anciens dieux !

On se hâta peut-être trop vite de donner le baptême à ces indigènes accoutumés depuis de nombreuses générations au culte le plus sanglant qui ait jamais existé sur la terre.

Les horreurs qui se passaient il y a encore peu de temps au Dahomey, et qui ont été abolies par la conquête française, n'étaient que de bien petits massacres en comparaison des tueries monstrueuses accomplies par les ministres de *Telzcatlipoca*, quand, dans les grandes fêtes de « l'Homicide dès le commencement », des milliers et des milliers de victimes humaines étaient égorgées sur les autels des temples en pyramides de Mexico, et que le sang tout fumant se précipitait en horribles cascades de leurs plateformes jusqu'au bas de leurs degrés où le peuple, transporté d'une frénésie diabolique, s'en barbouillait les mains et le visage...

En 1487, lors de l'inauguration du temple de *Huitchilopochtli*, n'avait-on pas vu l'immolation en un seul jour de *soixante mille victimes humaines* !...

Il eût fallu, avant d'admettre ces êtres sanguinaires au sacrement de la régénération, les instruire à fond des croyances et des obligations de la nouvelle Loi ; on eût ainsi évité de les voir mêler les pratiques du christianisme aux superstitions de l'idolâtrie.

Les temples de la ville de Mexico avaient disparu dans le désastre général, mais à *Tetzaco* et dans la plupart des villes qui s'étaient soumises sans combat, ils étaient encore debout et fréquentés pendant la nuit, malgré la défense de Cortez.

Les conquérants, plus occupés du soin d'amasser de l'or que des intérêts spirituels des indigènes, fermaient les yeux sur les infirmités de ce genre.

Assurés de l'impunité, les Indiens se contentaient d'assister durant le jour aux instructions des missionnaires ; se dérobant ensuite sous le voile des ténèbres, ils allaient sacrifier à leurs idoles.

Les offices nocturnes des franciscains étaient souvent troublés par les bruits lugubres du *Teponastli* et le trépignement sourd et cadencé de la danse sacrée qu'on entendait sortir des sanctuaires des faux dieux.

Les franciscains, appuyés sur l'autorité espagnole, résolurent de porter un coup décisif à l'idolâtrie, en renversant les édifices des idoles.

L'œuvre de destruction commença par le grand temple bâti par Nezahualcoyotl, dont la splendeur ne le cédait à aucun autre dans le nouveau monde.

Les religieux, aidés d'une troupe de jeunes Indiens, écoliers de l'école chrétienne, y mirent le feu le 1^{er} janvier 1525. C'était un jour de *tianguiz*, ou foire des indigènes.

A la vue des flammes qui s'élevaient au-dessus de ce bel édifice, peuple et grands accoururent avec leurs prêtres en poussant des cris de fureur.

Mais en apercevant les franciscains debout sur les degrés de la pyramide, le courage leur manqua. Les cris se changèrent en lamentations : ils se contentèrent de gémir tristement sur la ruine de leurs divinités.

Statues, idoles, vases, ornements précieux, meubles et vêtements sacerdotaux, tout s'abîma à la fois dans cet incendie.

Il fut suivi de celui des autres temples de Tetzcoco et des villes voisines, où il ne resta bientôt plus de traces de l'ancien culte.

Si des monuments religieux échappèrent à cette destruction, ce furent des édifices isolés dans les bois ou dans les montagnes, et dont on fit descendre les habitants pour les fixer dans la plaine.

Le peu de résistance opposée par les Indiens à l'établissement de la religion catholique, ne trompa que trop les premiers missionnaires sur leurs dispositions.

En peu d'années, des églises nombreuses, de vastes monastères remplacèrent, dans toutes les provinces, les temples idolâtres. Les dominicains, puis les augustins et l'ordre de la Merci se transplantèrent au Mexique, à la suite des franciscains.

Tlaxcala fut érigé en évêché, puis Mexico élevé plus tard au rang de métropole avec de nouveaux sièges suffragants, et, dans le cours d'un très petit nombre d'années, l'église catholique se trouva canoniquement instituée, établie et dotée dans toute l'étendue de la Nouvelle-Espagne.

La force que cet établissement donna au clergé fut d'un grand

secours aux indigènes que les lois protectrices, provoquées par les évêques et les supérieurs d'ordre, mirent peu à peu à l'abri de la cupidité de leurs vainqueurs. Mais ils n'en éprouvèrent pas plus de sympathie pour la religion qui les avait dictées.

Quand la première effervescence de la conquête se fut apaisée et qu'ils eurent commencé à respirer, ils retournèrent insensiblement aux pratiques superstitieuses que la terreur du nom espagnol leur avait momentanément fait abandonner.

Les plus hardis, avec cet esprit de ruse qui caractérise l'indien, imaginaient de construire, à l'insu du curé, de petits caveaux sous leurs églises paroissiales, où ils plaçaient leurs idoles. Aussi, quand on les croyait dévotement en prière devant la croix, c'était à leurs anciennes divinités que s'adressaient leurs hommages.

La grande majorité des indigènes parut ainsi avoir passé en peu d'années dans le bercail de l'Église.

La plupart des ministres de l'idolâtrie même avaient été baptisés ; mais, en recevant l'eau sacrée, ils prétendaient ne remplir qu'une formalité nécessaire à leurs yeux pour demeurer en paix avec les conquérants.

Privés des temples où ils avaient été accoutumés auparavant à vénérer les dieux de la patrie, ils s'assemblèrent dans les grottes et les cavernes creusées aux flancs des rochers, dont ils firent autant de sanctuaires. De ces réunions sortirent sans doute les mystères du *nagualisme*.

Ce mot est castillanisé : il vient de *nabuatl* ou *nabual*, nom que les populations de Chiapas et des autres contrées méridionales donnaient aux Mexicains.

A l'époque de la conquête espagnole, le mot *nabuntl* signifiait, dans son acception ordinaire : « homme policé, qui parle sa langue avec pureté ».

Dans sa signification primitive, il paraît dériver de *nabual*, « secret, mystérieux, dissimulé » ; de là le mot *nabualli* pour exprimer un sorcier, un magicien, un homme habile dans les sciences astrologiques.

Au temps de Nunez de la Véga, évêque de Chiapas, c'est-à-

dire au commencement du XVIII^e siècle, le mot *nagual* ou *nagual* était synonyme du génie ou démon familier : c'était à la fois le démon particulier de tous ceux qui entraient dans le nagualisme, et le démon, dans un sens général, multiplié sous les diverses formes d'animaux, compagnons des nagualistes.

Cette étrange superstition, dont le nom est à peine connu en Europe, tenait à la fois de la magie et des rites secrets auxquels on initiait les nobles mexicains.

Les missionnaires la trouvèrent établie d'un bout à l'autre des royaumes du Mexique et de Guatemala : deux siècles et demi après la conquête, les évêques de la Nouvelle-Espagne déploiraient encore les funestes effets de son influence, et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, elle ne cessa d'être le plus grand obstacle à la conversion efficace des indigènes.

Les chefs de la secte, appelés en espagnol *nagualistas*, *nagualistes*, appartenaient, selon toute apparence, aux familles sacerdotales.

Leur office extérieur était celui de médecins ou de guérisseurs : c'est dans cette qualité qu'ils se présentaient d'ordinaire dans les maisons, dès qu'il y avait un malade.

Dans celles dont ils étaient sûrs, parce que le chef faisait partie des réunions idolâtres, ils arrivaient dès qu'une femme accouchait, afin de consacrer le nouveau né au *nagual*.

Ils consultaient d'abord leurs livres astrologiques pour comparer le jour et l'heure sous l'influence desquels l'enfant était né. Ces livres étaient probablement le *Tonalamatl*, ou « Livre au Soleil ». Chaque jour y était signalé par un nom différent d'oiseau, de reptile, d'amphibie ou de bête fauve, comme les saints dans le calendrier catholique.

L'enfant recevait le nom correspondant au jour où il était né ; c'est ce qu'on appelait « prendre le nagual ».

A son entrée dans la vie, l'enfant était ainsi voué à un animal quelconque, que son imagination superstitieuse croyait surnaturellement animé d'un démon familier, et qu'il devait regarder, suivant l'expression de l'évêque de Chiapas, comme les catholiques regardent leur ange gardien.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, son nagual devenait son

protecteur visible ou invisible.

Le maître nagualiste ouvrait ensuite à l'enfant une veine derrière l'oreille, ou au-dessous de la langue, en tirait quelques gouttes de sang à l'aide d'une lancette d'obsidienne, ou avec l'ongle de l'index qu'il laissait à dessein croître démesurément, l'offrait au démon invisible comme une marque de servage et le signe du pacte que l'enfant contractait avec son nagual.

Avant de le quitter, le maître désignait au père de l'enfant la forêt ou la caverne où, à l'âge de raison, celui-ci devait se rendre, afin de ratifier en personne avec son nagual le contrat conclu en son nom.

Ce n'était qu'après le départ du maître nagualiste, qu'on allait avertir le curé de la paroisse de la naissance de l'enfant ; le baptême était considéré par ces sectaires comme une cérémonie sans effet, mais à laquelle on ne pouvait se soustraire.

Quand l'enfant a atteint l'âge de raison, dit le Père Burgoa, le maître nagualiste vient l'instruire. Il lui tient de longs discours, et l'endoctrine d'innombrables erreurs.

Il lui persuade que c'est le même dieu qui lui a donné la vie et marqué le jour de sa naissance, qui vient maintenant le chercher comme un ami et se destine à veiller sur lui sous la figure de son Baguai.

Qu'il s'anime donc de courage, qu'il témoigne à son dieu toute sa gratitude pour ce bienfait signalé, en allant visiter l'animal dont il doit partager le sort et la fortune.

Pour l'ordinaire, le jeune homme donnait son consentement. Alors le maître nagualiste l'emmenait au lieu qui avait été indiqué le jour de sa naissance.

Mais comme les forêts du Mexique sont remplies, ou du moins étaient remplies, à cette époque, d'animaux féroces, et que l'expédition devait avoir lieu la nuit, les maîtres nagualistes prenaient certaines précautions magiques pour se préserver de tout danger.

J. Acosta, cité par Gorres, décrit ces précautions dans son *histoire des Indes Occidentales*.

Lorsqu'ils offrent, raconte-t-il, des sacrifices et de l'encens à

leurs idoles sur les plates-formes de leurs temples ou dans des grottes obscures, ils se servent d'un certain onguent, et pratiquent certains usages, afin de se donner du courage et de chasser la peur.

Cet onguent se prépare avec toutes sortes de petites bêtes, des araignées, des scorpions, des chenilles, des salamandres et des vipères.

Ils réduisent en cendres tous ces animaux sur le foyer du temple, devant l'autel. Puis ils mettent ces cendres dans un mortier, y ajoutent beaucoup de tabac, dont ils font en général un usage très fréquent pour assoupir les sens, et en forment un mélange.

Ils ajoutent de nouveau à celui-ci d'autres animaux des mêmes espèces, mais vivants, les poils d'un ver noir et velu, la seule partie de son corps qui soit venimeuse ; puis encore de la farine d'une semence appelée *Ololuchqui*, dont ils savent d'ailleurs préparer un breuvage qui a la propriété d'étourdir les sens et de produire des visions.

Ils broient tout cela avec du noir de poix, mettent dans de petits pots l'onguent qu'ils en composent, l'offrent à leurs idoles et l'appellent la « *nourriture des dieux* ».

Cet onguent les rend magiciens, leur fait voir le diable, et parler avec lui.

Lorsqu'ils s'en frottent, ils perdent tout sentiment de crainte, sont comme envahis par un esprit sauvage et cruel qui fait qu'ils tuent sans difficulté les hommes dans leurs sacrifices sanglants, et vont la nuit, sur les montagnes ou dans les grottes les plus obscures, sans craindre les bêtes féroces, certains que les animaux sauvages qui habitent leurs forêts ne peuvent soutenir cet onguent des dieux et qu'à sa vue ils prennent la fuite.

Le maître nagualiste, s'étant donc frotté de cet onguent, emmène son jeune disciple au lieu qui a été indiqué au jour de sa naissance.

Au milieu des forêts, au sein des ténèbres de la nuit, le magicien, dit le Père Burgoa, offre un sacrifice au démon qui fait venir son nagual sous la forme de l'animal dont il porte le nom : lion, serpent ou crocodile, qui se montre si doux, si privé, si docile, que le jeune homme ne peut s'empêcher de le caresser et de lui parler

comme à l'ami le plus intime. Cette entrevue pleine de tendresse est comme le sceau du pacte conclu avec le démon.

Dès ce moment, leur sort est tellement lié ensemble que, par une permission de Dieu et par un châtement positif du ciel sur ces hommes aveugles, ils sont abandonnés entièrement à l'ennemi du salut ; car ils se livrent à lui avec une volonté si complète que Dieu permet que Satan leur fasse sentir le contrecoup des dommages que pourra recevoir leur animal ami et nagual.

Un trait entre un grand nombre d'autres du même genre, ajoute Brasseur, raconté par des religieux et des écrivains sérieux, à des époques et dans des temps et lieux différents, fera comprendre mieux que tout le reste la nature des relations qu'on suppose exister entre le nagual et son protégé.

Le Père Diego, dit encore Burgoa, était un religieux de beaucoup de courage et de sang-froid. Malgré son âge avancé, rien ne l'intimidait ; il reprenait sans crainte tout ce qui lui paraissait répréhensible dans ceux qui l'entouraient.

De ce nombre fut un Indien qui commit un jour une faute très grave que le Père punit avec sévérité.

L'Indien en éprouva un vif ressentiment. Pour se venger, il alla se poster dans une rivière qui sort du lac, par où le religieux devait passer pour aller confesser un moribond.

Le Père Diégo prit un des chevaux du couvent et partit tranquillement en récitant son office chemin faisant.

A peine fut-il entré dans la rivière, qu'il se sentit arrêté, son cheval faisant de vains efforts pour avancer.

Ayant baissé la tête pour reconnaître la cause de cette résistance, il aperçut un caïman qui cherchait à entraîner l'animal sous l'eau.

A cette vue, le Père Diégo donna *des* rênes en invoquant le secours divin et lança son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna l'amphibie hors de la rivière.

Les ruades de la monture et quelques coups d'un bâton ferré sur la tête du caïman le forcèrent à lâcher prise, et le religieux continua son chemin, laissant la bête tout étourdie sur le rivage.

En arrivant au lieu où il était attendu, son premier soin fut de raconter ce qui venait d'arriver.

Au moment où il achevait de confesser son malade, on vint lui annoncer que l'Indien qu'il avait châtié quelques jours auparavant venait de mourir des suites, avait-il dit, des coups qu'il avait reçus du cheval du Père Diégo.

Le religieux alla aux informations : on trouva le caïman mort sur le bord de la rivière et on constata que l'Indien portait effectivement les traces des blessures dont son nagual avait péri.

Il m'arriva à moi-même, ajoute plus loin Burgoa, d'examiner à ce sujet un jeune homme : il m'avoua franchement qu'il avait son nagual.

Comme je l'en reprenais vivement, il me répondit : Mon Père, c'est avec ce sort que je suis né ; je ne l'ai pas cherché. Depuis mon enfance je vois sans cesse cet animal auprès de moi ; j'ai coutume de manger de ce qu'il mange, de sentir les dommages qu'il éprouve, et il ne me fait aucun mal.

Ce malheureux était plongé si profondément dans son erreur, ainsi qu'une foule d'autres, et si persuadé que cette société brutale, loin d'être un mal, était au contraire une grâce et une faveur, qu'il n'y avait pas moyen de le désabuser.

Que les ministres de Dieu comprennent bien leurs obligations : c'est à eux qu'il appartient de ruiner les œuvres de Satan qui travaille ainsi à détruire à sa racine la semence de la foi !

Qu'ils s'efforcent de ramener les pères à la croyance au nom de laquelle on baptise leurs enfants : car si les premiers en sont privés et commencent par offrir leurs fils au démon, avec quelle intention pourront-ils ensuite les envoyer à l'église pour les baptiser ?

Les écrivains espagnols du XVII^e et du XVIII^e siècle qui ont parlé du nagualisme en rapportent les choses les plus étranges.

Nunez de la Véga, évêque de Chiapas et l'un des prélats le plus distingués de son époque, en fait la matière d'un grand nombre d'instructions aux curés de son diocèse. Il les exhorte sans cesse à travailler à la destruction de l'idolâtrie.

Dans un mandement particulier sur le nagualisme, adressé aux

Indiens, il leur montre qu'il est parfaitement au courant de ces pratiques.

C'est à ce mandement que nous empruntons le détail des rites employés par les maîtres nagualistes pour initier les jeunes gens à leur art.

Cette classe, dit l'évêque, est la pire de toutes. Ils s'introduisent dans les villages sous le titre spécieux de médecins, de guérisseurs de maux, mais en réalité ils ne sont que des donneurs de maléfices, des sorciers et des enchanteurs qui, sous prétexte de guérir, donnent des maladies et tuent les malades, en leur appliquant des herbes, accompagnées d'insufflations, de paroles à l'aide desquelles ils invoquent le démon et lui font exécuter leurs volontés, en vertu du pacte par lequel ils se sont engagés avec lui.

L'office des maîtres nagualistes consistait principalement à présider au culte secret qu'ils imposaient à leurs adeptes, et à consulter l'horoscope des enfants qui venaient de naître : ils se chargeaient en outre de venger de leurs ennemis ceux qui avaient recours à leurs enchantements.

Ce qui est remarquable, c'est que jamais l'initiation n'était conférée à un néophyte seul.

Il faut toujours, ajoute Nunez de la Véga, qu'il y en ait trois, afin qu'on ne puisse découvrir sans une extrême difficulté celui qui aurait jeté un sort sur un village ou sur une maison.

D'un autre côté il est interdit au nagualiste, une fois reçu maître, d'agir sans le concours de ses deux compagnons.

Avant d'admettre le postulant à l'initiation, le maître nagualiste lui faisait renier le Sauveur, et détester l'invocation de la Sainte Vierge et des saints.

Il lui lavait ensuite la tête et les diverses parties du corps où il avait reçu les onctions du baptême, afin d'en effacer, disait-il, toute trace.

Il l'exhortait à s'armer de courage ; la crainte et la pusillanimité pouvant être des obstacles à ce qu'il fût initié à tous les mystères.

A la suite de ces instructions, il amenait son disciple dans une sombre forêt ou dans les profondeurs d'un précipice.

Là il se plaçait avec l'aspirant sur une fourmière de fourmis

de la grande espèce ; puis, à l'aide d'une formule magique, il appelait à lui la couleuvre bigarrée de noir, de blanc et de rouge, de l'espèce qu'on nomme « *mère des fourmis* ».

Elle sortait, accompagnée de ces insectes et de plusieurs petites couleuvres.

Toutes ensemble environnaient l'adepte, lui entraient par les jointures de la main gauche et lui sortaient par le nez, les oreilles et les jointures de la main droite.

Cette opération terminée, la grande couleuvre s'élançait d'un bond dans la bouche et sortait par la partie postérieure du corps : les autres tour à tour en faisaient autant, puis toutes ensemble rentraient à mesure dans le trou de la fourmilière.

Le maître menait ensuite son disciple dans un chemin creux et solitaire.

Un monstre d'un aspect terrible, lançant feu et flammes par la gueule et les narines, se présentait devant eux. Il avalait le jeune homme et le rendait par la partie inférieure du corps.

Ces rites se répétaient treize jours de suite, chaque fois de la même manière. Alors seulement le maître lui révélait ses secrets.

Brasseur émet quelques doutes au sujet des détails que nous venons de rapporter d'après Nunez de la Véga.

Il les exprime en ces termes : Dans les ouvrages de l'évêque de Chiapas, il est dit expressément que ce prélat les obtint de plusieurs maîtres nagualistes convertis, avec lesquels il s'entretint familièrement.

Mais le caractère dissimulé de ces sectaires et les événements qui suivirent la mort de Nunez de la Véga, nous font douter de la sincérité de ces conversions et par conséquent de celles des révélations faites par ces prétendus convertis.

Malgré l'activité et les efforts de cet évêque pour déraciner l'idolâtrie et surtout le nagualisme dans les provinces de son vaste diocèse, rien dans ses ouvrages ne nous persuade qu'il ait été au courant de la constitution hiérarchique de cette secte et de l'immense étendue de ses relations.

Nous sommes portés à croire que les nagualistes avec lesquels il conversa cherchèrent, par le récit de ces rites étranges qui of-

frent tant de rapport avec la sorcellerie au moyen-âge, à détourner l'attention du prélat d'autres initiations plus redoutables dont les traces se trouveraient dans l'histoire d'un certain demi-dieu nommé Hunalym et de son frère Exbalanqui, ainsi que dans le récit d'une descente de Quetzalcohuatl aux Enfers.

Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'il en était chez les Mexicains comme chez tous les peuples de l'antiquité et, de nos jours, dans toutes les sociétés secrètes d'Amérique, d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie.

Ce n'était qu'après avoir passé par diverses épreuves, que l'aspirant était admis dans l'assemblée des maîtres nagualistes où il adorait les dieux protecteurs de la secte.

Ce dieu n'était pas partout le même. Dans les provinces de l'intendance de Chiapas on l'appelait *Paxlon* et on le représentait comme une boule de feu ou une comète traversant les airs.

Longtemps après la conquête, les Indiens du bourg d'Oxchue, dans la province où se trouvent les ruines de Palenque, avaient fidèlement conservé un tableau où ce dieu était peint de la sorte. Pour le dérober aux chrétiens ils l'avaient placé, avec d'autres idoles, dans l'église même de la paroisse, au-dessus d'une poutre fort élevée où il recevait de loin leurs hommages à l'insu du curé. Il y resta jusqu'en 1687.

L'évêque de Nunez faisant alors sa seconde visite pastorale découvrit ces idoles ; il les fit descendre, mais non sans peine, par les Indiens eux-mêmes.

Leur ayant ensuite commandé de réciter à haute voix le *Credo*, il les obligea de cracher sur ces signes de leur idolâtrie qu'il livra aux flammes sur la place publique.

Entre les vertus que les maîtres nagualistes communiquaient à leurs adeptes, en leur conférant la maîtrise, était la puissance mystérieuse qu'ils exerçaient sur les personnes directement ou indirectement adonnées aux pratiques de l'idolâtrie.

D'un mot, d'un regard, le maître nagualiste pouvait, en entrant dans une maison, subjuguier la volonté de ses habitants et surtout des femmes.

Les gens ainsi fascinés se sentaient saisis d'un tremblement

CHAPITRE IV L'AGONIE DES NATIONS INDIENNES.....	62
CHAPITRE V	65
PIEDS-NOIRS, CRIS, SIOUX ET ESQUIMAUX-INNOÏT. – SOUMIS AUX DÉMONS. – LES MASKIKIWIGINIEST OU MANIVOCKASO CHEZ LES CRIS. – « LA GRANDE MÉDECINE » CHEZ LES POUTOUATOMIS. – LES CONFRÈRES DU OUBANO. – LES AGOLSINMACHENS, ARENDIOUANNENS ET AGOTKON CHEZ LES IROQUOIS. – BIBELOTS MAGIQUES. – EXTASES ET ENLÈVEMENTS DE JONGLEURS. – LEUR INSENSIBILITÉ. – CHEZ LES HURONS. – UNE SAUVAGESSE QUI JONGLE. – PAQUETS DE BUCHETTES. – BLUETTES DE FEU. – VÉRIFICATION. – LA SUERIE. – CIVILITÉ SAUVAGE. – SAC À « MÉDECINE ». – L'OÏARON. – LE COUP DE VENT MAGIQUE. – CHEZ LES SAUVAGES MICMACS. – SINGULIÈRE FAÇON DE SOIGNER LES MALADES. – AU MILIEU DES BRASIER. – EN CAS DE MORT. – CALOMNIE EXTRAVAGANTE. – LES TAKWEL-OTTINÉS ET L'INKANSÉ. – EN RÊVE... – POUR DEVENIR SORCIER. – LE CHOIX DE L'OÏARON, SYMBOLE DU PACTE SATANIQUE. – SA VERTU. – LA FÊTÉ DU NOM CHEZ LES POUTOUATOMIS. – LE DODÈME. – LE POWAKAN CHEZ LES ALGONQUINS. – SALMIS D'AIGLONS. – LÉGENDE DES IROQUOIS. – LA TRÈS LONGUE-CHEVELURE. – L'OISEAU FUNÈBRE. – LA FLÈCHE. – VENGEANCE DE MÈRE SAUVAGE.	65
CHAPITRE VI.....	87
LE MILEW CHEZ LES CRIS ET LES SAUTEUX. – L'INVITATION. – LE JUGEMENT DES RACINES. – L'INITIATION MAGIQUE. – LE NOVICE FLÉCHÉ. – LE SACRIFICE. – LA FÊTE DU SOLEIL CHEZ LES PIEDS-NOIRS. – LE CHOIX DE LA VESTALE. – LE FAGOT SACRÉ. – LA TÊTE DE BUFFLE. – LA PIPE. – LE SOMMEIL DE LA VESTALE. – LES GRANDES HARANGUES. – L'OFFRANDE SANGLANTE. – CRUELLES MORTIFICATIONS DES SAUVAGES. – SUR LES BORDS DU LAC DU DIABLE. – LA CONFÉRENCE DE L'ARBRE-CROCHE. – LES JONGLEURS VAINCUS. – CHEZ LES CŒURS-D'ALÉNE. – VOIX D'EN HAUT. – MALADES GUÉRIS. – RÉSULTATS MERVEILLEUX. – CHEZ LES OSAGES. – RAPPELÉE À LA VIE PAR LE BAPTÊME. – L'ÉPITAPHE DES NATIONS INDIENNES.	87
AFRIQUE	105
CHAPITRE VII : AVANT LE XIX^e SIÈCLE.....	105
CHAPITRE VIII.....	109
AU GABON. – AVANT DE PARTIR EN VOYAGE. – POUR PLANTER DU MANIOC. – FABRICANTS DE DIVINITÉS. – AVEC LES RESTES DES MORTS. – DANS UN CRÂNE. – EN TEMPS DE DISETTE. – LE FÉTICHE OKOUNDOU. – « AVOIR LA TÊTE COMME UN BLANC ». CHEZ LES PAHOUINS. – MÉDICATION DE SORCIER. – ANIMAL MAGIQUE. – « NUL MÉDECIN NE VA	

À SA BESOGNE SANS UN SAC ». – LE FÉTICHE DE GUERRE. – L’AFFILIATION À LA SORCELLERIE. – L’ACCEPTATION PAR LE DÉMON. – LE RACHAT. – LES PROHIBITIONS. – ECHEC À SATAN. – LE MESSAGER DE MORT. – LES ESPRITS ABILCU ET ELÉRÉ. – LA VERTU DES CLOCHETTES. – ENFANT MARTYR. – UN RÉCIT NÈGRE.	109
CHAPITRE IX.....	129
AU CONGO. – APRÈS UN SIÈCLE D’INTERRUPTION. – « GENS D’ÉGLISE ». – L’ORGANISATION DES CADRES. – LA NIÈCE DE TAFIA. – LES GANGAS. – LA CHANSON DES DONS. – L’INVOCATION AU DESTIN. – LE REMÈDE. – NÈGRE ET NÈGRESSE POSSÉDÉS. – AUTOUR DU DAHOMEY. – GRILLADE DE SERPENTS. – FILLE DE CHAM. – LES NOVICES DU DIEU DE LA Foudre. – LE TEMPLE DU DIEU DE LA JUSTICE. – L’EFFET DE VERS ALLEMANDS. – L’ÉPREUVE JUDICIAIRE D’ONSÉ. – LES CONDAMNÉS DU DIABLE. – LES INSULTES ET LA FAIM. – « LES PRÊTRES DE DIEU ». – LE VOYAGE À « LA MAISON DE DIEU ». – L’ANXIÉTÉ DE L’APÔTRE. – LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L’AMITTÉ. – LA RÉPONSE DE LA VOIX MYSTÉRIEUSE.	129
CHAPITRE X.....	151
DANS LA SÉNÉGAMBIE. – LA SECTE DES SIMOS. – FRANCS-MAÇONS CANNIBALES. – « SI J’AVAIS SU !... » – BOROM-HAMHAM ET DÉMA. – ENTENTE SATANIQUE. – SUR LA TÊTE D’UN JEUNE RONDIER. – DIVINATION À L’AIDE D’UNE COQUILLE. – LA DESTRUCTION DU SALOUM PRÉDITE UN AN À L’AVANCE. – « ATTACHER AU CANARI ». – LES GÉNIES-SERPENTS. – LES VILLAGES DE DAKAN ET DES RONDIERS DÉTRUITS PAR MALÉFICE. – MORTS ATTRIBUÉES AU DÉMON.....	151
CHAPITRE XI.....	159
CHEZ LES CAFRES. – LES CHAMPS EN FRICHES. – DANS LE HAUT ZAMBÈZE. – AFFREUSE RENCONTRE. – LA SŒUR DU ROI. – RIVALITÉ DE FEMMES. – L’ORACLE DU DIEU MAKALACA. – LA BOUCHE DE L’ABÎME. AU ZANGUEBAR. – LES PÉPO. – KINYAMKÉRA LA MOITIÉ D’HOMME. – L’ARBRE HABILLÉ. – LA RECHERCHE DE L’ESPRIT. – UN VILLAGE D’AMAZONES. – SAC AUX DAWA. – POUDRE JAUNE ET PEAU DE CIVETTE. – LE SORCIER COMPARSE ET LE COQ. – DEUX FEMMES ENLEVÉES PAR KINYAMKÉRA. – UN SORCIER TRANSPORTÉ. – LA DISPARITION DE SENGÀ. – AU SOMMET D’UN BAOBAB. – L’HYMNE AU PÉPO. – L’HERBE CHASSE-DIABLE. – L’OFFRE DU DÉMON. – L’EXORCISME DES SEPT BAGUETTES. – LA CARAVANE DES PÈRES BLANCS. – UN LÉPANTE AFRICAÏN. – TUÉS AU NOM DES DÉMONS. – L’ÉPREUVE DU KITI. – SOUS LE BRAS.....	159
CHAPITRE XII.....	177
EN ETHIOPIE. – AU PAYS DES GALLAS. – LES ARBRES TUTÉLAIRES. – LE	

DEVIN CALLICIA. – L'ESPRIT CALLO DES FEMMES CAPRICIEUSES. – LES MÉTAMORPHOSES DES SORCIERS BUDDA. – L'ÉPREUVE DE LA DROGUE. – LES COGIOURS DES NOUBAS. EN EGYPTE. – LA DEMEURE DU DÉMON ASMODÉE. – LA MONTAGNE DU CHÉIKH-HARIDI. – VESTIBULE D'ENFER. – FAKIR, IDIOT OU GREDIN ?... – CHARMEUR DE SERPENTS. – SORCIER MENDIANT. – LA MAIN DE FER. – LES MÉFAITS DU ZAR, L'ENNEMI DES MARIS.....	177
LES INDES ORIENTALES.....	190
CHAPITRE XIII : LA CONQUÊTE CATHOLIQUE.....	190
SAINTE THOMAS. – LES NESTORIENS. – LES PORTUGAIS. – SAINT FRANÇOIS XAVIER ET LES JÉSUITES. – LE CONTRECOUP DE 89 DANS LES INDES. – TIPPO-SAÏB. – LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES ET L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI. – NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII.....	190
CHAPITRE XIV	195
SAINTE FRANÇOIS XAVIER. – LE CIMETIÈRE DE MÉLIAPOUR. – LES COUPS DES DÉMONS. – DES DIABLES QUI CHANTENT MATINES. – UN NOTABLE POSSÉDÉ. – ENFANTS EXORCISTES. – DANS UNE VILLE ASSIÉGÉE. – LA PROMESSE DU ROI. – LE MIRACLE. – MAGIENNES IMPUISSANTES. – UNE IDOLE QUI BOIT.....	195
CHAPITRE XV.....	202
LES ORACLES DANS LES INDES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. – LEUR FRÉQUENCE. – SUPERCHERIES INUTILES. – UN ORACLE QUI PRÉDIT LA VÉRITÉ. – BIJOUX VOLÉS. – L'ÉPREUVE DU CERCLE. – BERCEAUX DE FEUILLAGE, LINCEULS ET VASES DE SANG. – TRANSPORT DE CORPS LOURDS. – SUPPLICE DIABOLIQUE. – LES AUMÔNES DU ROI DE TANJAOUR. – UNE IDOLE QUI PLEURE. – SUPERCHERIE DÉCOUVERTE. – LES BRAHMES À L'AMENDE. – LE TRÉSOR DES DEUX MARCHANDS. – LA VOIX DE L'ARBRE. – UN FOURBE ENFUMÉ. – LES STATUES ANIMÉES. – LE SILENCE DE SATAN. – LES DÉMONS EN FUITE. – L'OBSTACLE DES CASTES. – DEUX CENTS POSSÉDÉS OU OBSÉDÉS. – L'INCONSCIENCE DES DÉMONIAQUES.....	202
CHAPITRE XVI	220
TRANSPORTS ET COUPS SCIENTIFIQUEMENT INEXPLICABLES. – PUISSANCE DU RÉCIT DE LA PASSION. – UNE POSSÉDÉE QUI A LA MAIN LESTE. – LES REPROCHES DU DIABLE. – UN ENFANT PLUS FORT QU'UN FURIEUX. – LA VÉRITÉ SUR LES FAUX DIEUX – SACRIFICE AU DÉMON. – CHÂTIMENT D'UN APOSTAT. – LE PRINCE DE MARAVAS ESSAIE D'ENVOÛTER LE BIENHEUREUX JEAN DE BRITO. – LA FÊTE DU FEU. – L'OFFRANDE SANGLANTE. – LES ARBRES SACRÉS. – UN INGÉNIEUR PEU	

CRAINTIF. — UN FILS DANS L'EMBARRAS. — D'UN PORC DANS UN BAUDET.	220
CHAPITRE XVII	244
LA FEMME DU POÈTE. — GUÉRI PAR LE BAPTÊME. — LA FONDATION D'UNE STATION CHRÉTIENNE. — LE DIABLE INCENDIAIRE. — LA FAMINE DANS L'INDE. — LES PAÏENS ABANDONNÉS PAR LEURS DIEUX. — LES CHRÉTIENS ET LA PLUIE. — L'ÉPREUVE DU FEU. — LE NOM DE MARIE. — LA MALADIE DES BŒUFS. — LA NEUVAINES DES ENFANTS PARIAS À LA SAINTE VIERGE ET LES PRIÈRES DES AUTORITÉS AUX IDOLES. — DIABLE BOITEUX : DIABLE MENTEUR. — N. D. DES VICTOIRES ET N. D. DE LOURDES DANS LES INDES. — LE PAIN DE VIE ET LE PAIN DE MORT. — VOLEUR DE BIEN D'ÉGLISE. — ARBITRE VENDU. — VENGEANCE DE DIEU. — UN FAUTEUR DE SCANDALE. — LA MALÉDICTION DU PRÊTRE. — L'EXPIATION.	244
CHAPITRE XVIII	270
AU CORPS DE GARDE. — UN SINGULIER MAGNÉTISEUR. — VOLEURS D'ENFANTS. — UN FAKIR ENTERRÉ VIVANT. — DIX MOIS DANS LA TOMBE. — RÉURRECTION PRODIGIEUSE. — AUTRE ENTERRÉ VIVANT. — LA CONFIANCE DES BRAHMINES. — L'OUVERTURE DU CERCUEIL. — LE DÉSAPPOINTEMENT DES AUTORITÉS ANGLAISES.	270

NOTE : Pour les dates relatives à la fondation des missions et à leur histoire, ainsi que pour le nombre des chrétiens dans chacune d'elles, nous avons suivi les indications données par M. Louvet dans son remarquable ouvrage : « *Les Missions catholiques au XIX^e siècle* » estimant que cet auteur était le mieux placé, par sa situation personnelle et par ses relations, pour avoir les documents les plus exacts.